

JEANNOT ET COLIN,

C O M É D I E

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

*Représentée pour la première fois par
les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi, le mardi 14 Novemb. 1780.*

LEA NOT ET COLIN

COMEDIE

ACTES ET SCENES

PAR M. DE LA FAY
M. DE LA FAY
M. DE LA FAY
M. DE LA FAY

A
DU
NIÈCE

JE
cette
j'en ai
seur
bien
seils.
pas
faut
je sa
n'en
ne l

A MADAME
DU VIVIER,
NIÈCE DE M. DE VOLTAIRE.

MADAME,

JE vous dois l'hommage de
cette comédie à plus d'un titre :
j'en ai pris le sujet dans mon-
sieur de Voltaire, et vous avez
bien voulu m'aider de vos con-
seils. Pardonnez si je n'en ai
pas mieux profité ; ce n'est pas
faute d'en avoir senti le prix ;
je sais qu'un grand homme, qui
n'en recevoit que de son génie ,
ne les dédaignoit pas. Je me

consolerai de n'avoir point de génie , tant que votre amitié m'en tiendra lieu.

Vous savez mieux que moi, MADAME, que l'on pouvoit tirer un plus grand parti de ce conte charmant, où monsieur de Voltaire a peint avec des couleurs si vraies la sottise des parvenus et la bassesse de leurs flatteurs. En admirant son tableau , j'ai senti qu'il étoit au-dessus de mes forces, et peut-être de mon âge, de le porter sur la scène ; mais l'amour , l'amitié sont de mon âge, et j'ose dire, de mon cœur : je ne me suis attaché qu'à peindre ces deux sentimens ; heureusement pour moi , votre goût a dirigé ma sensibilité.

Tout foible qu'il est , j'ose

vous offrir mon premier ouvrage ; il a du moins le mérite d'avoir été créé par cet homme immortel , que je vous ai vu si souvent pleurer. Souvenez-vous qu'il daigna m'aimer ; souvenez-vous encore que vous m'avez donné la main pour soutenir mes pas. Vous avez contracté l'obligation de toujours m'instruire , comme moi celle de toujours vous chérir.

Je suis avec respect ,

MADAME ,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur.

FLORIAN.

PERSONNAGES.

JEANNOT, marquis.

COLIN, bourgeois.

COLETTE, sœur de Colin.

LA MÈRE DE JEANNOT, marquise.

LA COMTESSE D'ORVILLE.

DURVAL, gouverneur du marquis.

L'ÉPINE, valet du marquis.

UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

*La scène est à Paris, dans le salon
de la marquise.*

JEANNOT ET COLIN,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIN , COLETTE , L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

IL est à peine jour chez madame la marquise ; attendez dans ce salon : je vous avertirai lorsque vous pourrez voir madame.

COLIN.

Vous voudrez bien lui dire que ce sont deux personnes pour qui elle avoit de l'amitié dans le tems qu'elle demouroit en Auvergne. Si elle vous demande leurs noms , vous direz que

8 JEANNOT ET COLIN ,
c'est Colin et Colette : elle s'en sou-
viendra sûrement.

L'ÉPINE.

Monsieur Colin et mademoiselle Co-
lette qu'elle a connus en Auvergne :
cela suffit. *(Il sort.)*

COLIN, COLETTE.

COLETTE.

COMME tout ceci est magnifique !
Jeannot ne nous reconnoîtra plus ; il est
devenu trop riche pour se souvenir de
ceux qui l'ont vu pauvre.

COLIN.

Il seroit donc bien changé , ma sœur :
il étoit si bon , si sensible , lorsque
nous habitions ensemble notre petite
ville ! A peine y a-t-il un an qu'il nous
a quittés ; il faut plus d'un an pour
corrompre un cœur honnête.

L'amour auroit dû préserver le sien : mais il ne m'aime plus, j'en suis sûre. Te souviens-tu de la manière dont il me quitta, lorsque sa mère l'envoya chercher en Auvergne ? Comme il fut enivré de sa nouvelle fortune, et d'entendre ses domestiques l'appeller monsieur le marquis ! Il nous dit adieu presque sans pleurer ; monta dans sa brillante voiture sans retourner la tête vers moi, que tu soutenois à peine, et dont les yeux le suivirent... même quand je ne le vis plus. Mon frère, il a oublié la malheureuse Colette ; il ne pense plus aux sermens que nous nous sommes faits de n'être jamais que l'un à l'autre ; serment qu'il a écrit, que je conserve, et que je lui rendrai : ces écritures-là, perdent tout leur prix quand on ne les lit plus ensemble.



SCÈNE III.

COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la Marquise s'habille, elle vous fait dire que si vous voulez la voir, vous preniez la peine d'attendre.

COLIN.

Nous attendrons. Monsieur le Marquis, son fils, est-il chez lui?

L'ÉPINE.

Non, il est sorti de grand matin.

COLIN.

A quelle heure pourrions-nous le trouver?

L'ÉPINE.

Il n'est pas habillé : ainsi revenez à une heure, vous pourrez peut-être lui parler.

COLIN.

Nous reviendrons sûrement.

COMÉDIE. 11

COLETTE.

Monsieur, c'est un bien grand seigneur, que monsieur le marquis?

L'ÉPINE.

Sûrement, mademoiselle; c'est mon maître. Sans vanité, c'est l'homme le plus aimable de Paris; toutes les jolies femmes se le disputent, et ne sont occupées que de lui plaire: je ne doute pas qu'un de ces jours il ne fasse un très-grand mariage, et que...

COLIN.

Vous voudrez bien nous avertir, lorsque nous pourrons voir madame.

L'ÉPINE.

Oui, oui; soyez tranquilles. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

COLIN, COLETTE.

COLIN.

DU courage, ma sœur! tu as voulu me suivre à Paris pour t'assurer par toi-

12 - JEANNOT ET COLIN,

même de l'infidélité de Jeannot, nous allons le voir, nous allons le juger; s'il a cessé de t'aimer, ton mépris pour lui doit te rendre à toi-même et à la raison.

COLETTE.

Ah! mon frère, si vous saviez combien il en coûte pour mépriser celui qu'on aime!

COLIN.

Il m'en coûteroit autant qu'à toi; mon amitié pour Jeannot est aussi vive que ton amour. Je ne me dissimule pas ses torts: depuis six mois ses lettres sont devenues plus rares et moins tendres: mais il est bien jeune; il a été transporté tout d'un coup d'une vie simple et paisible dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs; il peut s'être laissé enivrer malgré lui; ne le jugeons pas sans l'avoir vu. Plus nous l'aimons, plus nous avons besoin de preuves pour cesser de l'estimer.

COLETTE.

C O L E T T E.

Il est vrai qu'il sera toujours assez tems de le haïr.

C O L I N.

Sa mère m'inquiète plus que lui : elle ignore les engagements de son fils avec toi ; et l'on dit que son immense fortune lui a donné un orgueil insupportable.

C O L E T T E.

Mais, comprends-tu cette fortune acquise en si peu de tems ? A peine y a-t-il quatre ans que la mère de Jean-
not habitoit notre petite ville. Elle étoit alors une simple bourgeoise bien moins riche que nous ; mon père ne trouvoit pas son fils un assez bon parti pour moi. Madame la Marquise n'étoit pas marquise alors ; et quand nous allions la voir, elle ne nous faisoit pas attendre.

C O L I N.

Que veux-tu, Colette ! elle a fait fortune : il n'y a rien à répondre à ce mot-là.

Tome II.

B

C O L E T T E.

Explique-moi ce que c'est que faire fortune. Comment des gens qui n'ont rien parviennent-ils à avoir quelque chose ? ils prennent donc à ceux qui en ont ?

C O L I N.

Pas toujours. Ce matin j'ai vu quelqu'un de notre ville établi ici depuis long-tems ; il m'a raconté comment la mère de Jeannot avoit acquis ses richesses. Tu te souviens qu'elle fut obligée de venir à Paris pour des affaires ; elle y trouva un de ses parens immensément riche qui la prit en amitié, et la fit jouir de sa fortune : ce parent est mort il y a six mois, et lui a laissé tout son bien.

C O L E T T E.

Ce parent avoit bien affaire de lui laisser son bien ! il est cause que j'ai perdu le mien.

C O L I N.

La voici.

SCÈNE V.

COLIN, COLETTE, LA
MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH! bon jour, mes enfans; je ne m'attendois guère à votre visite. Par quel hasard êtes-vous à Paris?

COLIN.

Les affaires de mon commerce m'y ont appelé, madame; ma sœur a voulu être du voyage. Nous sommes ici pour bien peu de tems; mais nous n'en partons point sans avoir vu notre bon ami Jean... monsieur le marquis.

LA MARQUISE, *à part.*

Son bon ami! l'impertinent! (*haut.*)
Mon fils est sorti, je crois.

COLIN.

Oui, madame; on nous l'a dit:
nous ne sommes pas fâchés que notre

première visite soit pour vous toute seule.

LA MARQUISE.

Comment ! Colin, tu me fais des complimens ! Mais dis-moi ce que tu viens faire ici. Je m'en doute, tu as compté sur ma protection : si je le peux, je te rendrai service. Et ton vieux père, comment se porte-il ?

COLIN.

J'ai eu le malheur de le perdre, madame : je suis à présent à la tête de sa manufacture ; et mes affaires vont assez bien pour que je ne sois venu chercher dans votre maison que le plaisir de vous voir.

LA MARQUISE.

Tant mieux pour toi, mon enfant : Ta sœur a l'air bien triste. Paris ne la réjouit pas ?

C O L E T T E.

Non, Madame : j'espère le quitter bientôt.

COMÉDIE. 17

LA MARQUISE.

Vous ferez bien ; cette ville-ci est dangereuse à votre âge. Adieu : je ne me gêne pas avec vous , j'ai besoin d'être seule ; nous causerons plus longtemps une autre fois.

(Colin et Colette la saluent : elle leur fait un signe de tête.)

COLIN, *à part.*

Dieu veuille que son fils ne lui ressemble pas !

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, *seule.*

L'IMPORTANCE de monsieur Colin est plaisante... Holà ! quelqu'un.



SCÈNE VII.

LA MARQUISE, L'ÉPINE.

LA MARQUISE.

ALLEZ savoir des nouvelles de madame la comtesse d'Orville; vous lui demanderez si elle nous fera l'honneur de venir dîner avec nous; vous lui direz que nous serons seuls, pour pouvoir parler d'affaires. Sachez auparavant si le gouverneur de mon fils est ici.

L'ÉPINE.

Le voilà, madame. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

JE vous croyois sorti, monsieur Durval.

COMÉDIE. 19
D U R V A L.

Je n'ai pas voulu suivre monsieur le marquis, de peur que madame n'eût besoin de moi pendant ce tems-là.

LA MARQUISE.

J'ai toujours besoin de vos conseils, vous le savez bien ; depuis que je vous ai confié l'éducation de mon fils, je n'ai rien fait sans votre avis, heureusement pour moi.

D U R V A L.

Mon zèle et mon attachement m'ont tenu lieu de lumières.

LA MARQUISE.

J'ai un grand secret à vous confier : je vais marier le marquis. Vous savez combien je suis liée avec la comtesse d'Orville ; c'est une veuve, jeune, jolie, et d'une des premières maisons du royaume ; elle est cousine du ministre. Madame d'Orville, par amitié pour moi, et pour achever de liquider ses biens, épouse le marquis, et lui ap-

20 JEANNOT ET COLIN,

porte pour dot la promesse d'un régiment. J'ai conclu hier ce mariage. Vous ne pensez pas que mon fils y ait la moindre répugnance ?

D U R V A L,

Madame, je craindrois que le mot de mariage n'effrayât son goût trop vif pour l'indépendance et la dissipation : mais le plaisir d'être colonel l'emportera sur tout.

L A M A R Q U I S E.

Jel'espère, monsieur Durval. Ce n'est pas la seule affaire qui m'occupe : avez-vous été chez mon avocat.

D U R V A L,

Oui, madame ; votre procès est sur le point d'être jugé : mais il m'a chargé de vous répéter que vous n'aviez rien à craindre.

L A M A R Q U I S E.

Je suis tranquille : quoique ce procès soit important, je n'ai pas voulu en parler à madame d'Orville, par la certitude où je suis de le gagner.

DURVAL.

Je reconnois bien là, madame la marquise; son amitié prudente sait épargner des alarmes inutiles.

LA MARQUISE.

Je suis bien aise que vous pensiez comme moi. Sans vous, monsieur Durval, je ne serois jamais sûre de rien. Voici mon fils; je vais lui faire part de tous mes projets.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
DURVAL.

LE MARQUIS.

BON jour, ma mère. Je viens d'acheter le plus joli cabriolet du monde: s'il m'étoit resté de l'argent, j'aurois pu avoir le plus beau cheval de Paris; mais les barbares n'ont pas voulu me faire crédit.

22 JEANNOT ET COLIN ,

LA MARQUISE.

Mon ami, j'ai à te parler d'affaires sérieuses.

LE MARQUIS, *riant*.

Vous m'effrayez, ma mère.

LA MARQUISE.

Serois-tu bien aise d'être colonel ?

LE MARQUIS.

Colonel ! Ce seroit le bonheur de ma vie. J'aurois tant de plaisir à rejoindre mon régiment ! Le manège, les manœuvres, tout cela doit être charmant. On passe l'été dans une ville de guerre ; l'hiver, on revient à Paris jouir des plaisirs de la capitale : on a l'air de se reposer ; et l'on s'est toujours diverti.

LA MARQUISE.

Eh bien ! tu connois la comtesse d'Orville ; j'ai arrêté ton mariage avec elle. (*Le marquis rêve.*) Elle se charge de t'avoir une compagnie de dragons dès aujourd'hui, et la promesse d'un régiment, aussitôt que tu auras l'âge.

COMÉDIE. 23

Voilà nos conditions ; j'ai répondu de ton aveu.

D U R V A L.

Ah ! quelle mère vous avez , monsieur le marquis !

L A M A R Q U I S E.

A quoi pensez-vous donc , mon fils ?

L E M A R Q U I S.

A tout ce que je vous dois , ma mère ; chaque événement heureux qui m'arrive est un bienfait de vous. J'aurois désiré ne pas me marier encore...

L A M A R Q U I S E.

Mon ami , c'est à ce mariage que tu devras ta fortune : le mérite n'est rien sans protection. D'ailleurs , ma parole est donnée , tout est arrangé , et j'ai déjà commandé tes habits de noces.



SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE ,
DURVAL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la comtesse d'Orville remercie madame ; elle aura l'honneur de venir dîner avec elle aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'est bon. (*L'Épine sort.*)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE ,
DURVAL.

LA MARQUISE.

C'EST pour dîner avec toi, et pour causer de nos affaires : afin de n'être point dérangés, je vais faire fermer ma porte... A propos, j'oubliois de te

parler d'une visite que je viens d'avoir,
et que tu auras sûrement.

LE MARQUIS.

Qui donc ?

LA MARQUISE.

Devine.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je devine ?
Ce ne sont pas encore les officiers du
régiment que j'aurai ?

LA MARQUISE.

Non : c'est Colin et Colette.

LE MARQUIS, ému.

Colette ?

LA MARQUISE.

Oui : Colin et Colette d'Auvergne ;
cette petite Colette dont tu me par-
lois tant dans les commencemens de
ton séjour ici.

LE MARQUIS.

Ils sont à Paris ?

LA MARQUISE.

Eh oui ! je les ai vus. Quel air as-tu
donc ? Cela t'attriste ?

26 JEANNOT ET COLIN,
L E M A R Q U I S.

Non, ma mère. Vous ont-ils parlé de moi?

L A M A R Q U I S E.

Beaucoup : ils t'appellent leur cher ami.

D U R V A L.

Oserai-je demander à madame la marquise ce que c'est que ce Colin et cette Colette?

L A M A R Q U I S E.

Colin est un petit bourgeois qui venoit profiter des maîtres de mon fils lorsque nous habitions l'Auvergne... Mais madame d'Orville arrivera de bonne heure ; il est tems de vous habiller, mon fils : je vous laisse. Monsieur Durval, voulez-vous me rendre un service? J'ai des papiers intéressans que mon procureur devoit venir prendre : allez le voir, je vous en prie ; vous les lui porterez. Je vous demande pardon si...

Madame, en m'employant pour vous,
c'est m'obliger à la reconnaissance.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

COLETTE est ici : je vais la revoir,
Colette que j'ai tant aimée..... qui
m'aime encore, j'en suis sûr ! Et dans
quel moment revient-elle ! Je ne la
verrai point, je ne pourrais soutenir
ses reproches ; tout mon amour renaî-
troit peut-être, et je serois le plus mal-
heureux des hommes. .. Que diroit ma
mère ; ma mère à qui je dois tout... je la
ferois mourir de douleur. Non, Colette,
non, je ne vous verrai point : l'émo-
tion que votre nom seul m'a causé me
fait trop sentir qu'il ne faut pas vous
revoir.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MONSIEUR le marquis veut-il s'habiller ?

LE MARQUIS.

Écoute , l'Épine : as-tu vu ce jeune homme qui est venu ce matin avec sa sœur ?

L'ÉPINE.

Qui ? Monsieur Colin et mademoiselle Colette ?

LE MARQUIS.

Tu leur as parlé ?

L'ÉPINE.

Oui : monsieur Colin m'a demandé quand il pourroit vous voir ; je lui ai dit de revenir à une heure.

LE MARQUIS.

Vous avez mal fait. S'ils reviennent

l'Epine, tu leur diras que je n'y...
Ah ! que cette visite m'inquiète et
m'embarrasse !

L'ÉPINE.

Que faudra-t-il leur dire ?

LE MARQUIS.

C'est Colin qui m'a demandé ! Elle
n'a rien dit, elle ?

L'ÉPINE,

Qui, sa sœur ?

LE MARQUIS.

Eh oui.

L'ÉPINE.

Oh ! non ; elle étoit si triste ! Elle
m'a seulement demandé si vous étiez
un grand seigneur. Je crois, monsieur,
que cette fille vient implorer votre pro-
tection pour quelque malheur qui lui
est arrivé ; car en sortant elle étoit
en larmes.

LE MARQUIS.

Elle étoit en larmes ?

L'ÉPINE.

Oui : cela m'a fait peine ; elle a un

30 JEANNOT ET COLIN ,
petit air si doux , si intéressant ! vous
ferez bien de lui rendre service , si
vous le pouvez.

L E M A R Q U I S.

Ah ciel !

L' É P I N E.

Qu'avez-vous donc , monsieur ? Je
ne vous ai jamais vu ainsi agité.

L E M A R Q U I S.

Mon pauvre l'Epine, si tu savois
combien je crains de la revoir !

L' É P I N E.

Qui ? mademoiselle Colette ? ... Ah !
je commence à comprendre ; c'est une
vieille connoissance que vous voudriez
ne plus reconnoître. Eh bien ! mon-
sieur , rien n'est si aisé : quand elle
reviendra , je lui dirai que vous êtes
sorti.

L E M A R Q U I S.

Non , il seroit affreux de me ca-
cher. Je la verrai , je lui parlerai ; elle
sentira bien qu'il m'est impossible de

désobéir à ma mère. Oui, mon ami, j'ai adoré Colette, je lui ai promis de l'épouser : mais Colette est une simple bourgeoise ; juge si ma mère consentiroit jamais...

L'ÉPINE.

Madame votre mère ? Elle aimeroit mieux vous voir mourir que de vous voir déroger. Mais écoutez, monsieur ; je crois qu'il y auroit manière de s'arranger. J'ai une morale qui m'a toujours tiré de par-tout : raisonnons. On ne risque jamais de mal faire en remplissant tous ses devoirs. D'après cela, n'épousez point mademoiselle Colette, parce que ce seroit manquer à ce qu'un fils doit à sa mère ; ensuite, pour réparer vos torts envers mademoiselle Colette, faites lui partager votre fortune, donnez-lui une bonne maison, en un mot...

LE MARQUIS.

Taisez-vous : je vous chasserois tout-à-l'heure si vous connoissiez Colette.

L'ÉPINE.

Monsieur, je ne dis plus mot : mais quand mademoiselle Colette viendra, que lui dirai je ?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien : venez m'habiller,

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *seul, sa montre
à la main.*

IL est près d'une heure : Colette ne tardera pas. Chaque minute qui s'écoule augmente mon incertitude. L'Epine...

SCÈNE II.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, *dans la coulisse.*

MONSIEUR?

LE MARQUIS.

t venez donc.

L'ÉPINE, *paroissant.*
Me voilà, monsieur.

LE MARQUIS.

Elle va venir.

L'ÉPINE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas la voir ; je me perdrois, j'en suis sûr.

L'ÉPINE.

Eh bien ! monsieur, restez dans votre appartement, je la recevrai, moi, je m'en charge.

LE MARQUIS, *à part.*

Me cacher pour ne pas la voir ! elle à qui j'ai juré tant de fois de l'aimer toute ma vie !

L'ÉPINE.

Oh ! si l'on se mettoit sur le pied de tenir toutes ces promesses-là, qui diable pourroit y suffire ?

LE MARQUIS, *à part.*

Et Colin, le bon Colin qui m'aimoit tant, qui m'appelloit son frère, qui me serra dans ses bras lorsque je le quittai... voilà l'indigne réception que je lui prépare !

L'ÉPINE.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Eh bien?

L'ÉPINE.

J'entends du bruit ; sauvez-vous : les
voilà ; sauvez-vous donc.

LE MARQUIS.

Il n'est plus temps : que devenir ?
(*Colin et Colette paroissent.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE,
L'ÉPINE.

(*Colin entre le premier, Colette le
suit les yeux baissés, le marquis
va à Colin sans oser regarder Colette.*)

LE MARQUIS.

AH ! c'est vous, mon cher Colin !

COLIN.

Oui, c'est Colin : êtes-vous aussi
celui que nous venons chercher ?

36 JEANNOT ET COLIN,
LE MARQUIS, *les yeux baissés.*
Mon cœur est toujours le même.

COLIN.

Nous le désirons bien : mais faites
retirer ce domestique ; à présent que
vous êtes grand seigneur , nous n'ose-
rons plus vous aimer devant le monde.

LE MARQUIS, *à l'Épine.*

Sortez.

SCENE IV.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.
(Il se fait un moment de silence.)

LE MARQUIS, *très embarrassé.*

MA mère avoit oublié ce matin de
s'informer de votre demeure : j'en ai
été bien fâché.

COLIN, *l'examinant.*

Puisque nous savions la vôtre , vous
étiez bien sûr de nous voir.

LE MARQUIS.

Ah ! je vous vois trop tard.

COLETTE.

Plut au ciel ne vous avoir jamais vu! (*Il se fait encore un silence.*)

COLIN.

Vous ne reconnoissez pas ma sœur.

LE MARQUIS.

Je suis le plus malheureux des hommes; je dépends de ma mère, ma fortune est son ouvrage: je lui dois tout, je lui dois même le sacrifice de mon bonheur. Ne me haïssez pas.... Ne me méprisez pas.... Si vous saviez....

COLIN.

Vous me faites pitié: croyez-moi, terminons un entretien pénible pour tous: vous craignez de nous reconnoître et nous ne vous reconnoissons plus. Adieu. (*Ils s'en vont.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez, je vous supplie.

COLETTE, *retenant Colin.*

Mon frère, il veut vous parler.

Tome II.

C

L E M A R Q U I S.

Ayez pitié de moi. Colette; ne m'accablez pas de votre mépris. Oui; je sens bien que je l'ai mérité : la fortune, l'ambition m'ont aveuglé. J'ai manqué à l'amour, à l'amitié; j'ai désiré de vous oublier, j'ai voulu vous arracher de mon cœur : je le sais, je sais que je n'ai point d'excuse. Mais je me suis vu dans un nouveau monde, j'ai cédé au torrent qui m'entraînoit, à l'ascendant que ma mère a sur moi; elle n'étoit occupée que d'éloigner tout ce qui pouvoit rappeler notre ancienne pauvreté; elle me défendit de penser à vous.

C O L E T T E.

Lorsqu'autrefois vous étiez pauvre, et que je l'étois moins que vous, mon père me défendit aussi de vous aimer : vous savez comment je lui obéis.

L E M A R Q U I S.

Ah ! croyez que votre image n'a

pas quitté mon cœur. Dès que j'ai entendu prononcer votre nom, tout mon amour s'est réveillé; votre présence achève de me rendre à moi-même.

En vous parlant, en vous regardant, je redeviens tel que vous m'avez vu : chaque coup-d'œil que vous jettez sur moi me rend une vertu que j'avois perdue; et dès que vous ouvrez la bouche, mon cœur palpite, comme autrefois quand vous étiez fâchée contre moi, et que j'attendois mon pardon.

C O L E T T E.

Qu'osez-vous rappeler?

L E M A R Q U I S.

Nos sermens, notre amour; cet amour si tendre, si vrai, qui nous enflamma dès l'enfance, sans lequel nous ne fîmes jamais un seul projet de bonheur. Souvenez-vous, Colette, de nos premiers années, souvenez-vous que les premiers mots que nous avons prononcés ont été la promesse de nous aimer toujours.

C O L E T T E.

Hélas ! qui de nous deux y a manqué ?

L E M A R Q U I S.

Ce seroit vous Colette , si vous m'abandonniez à présent , puisque je vous chéris plus que jamais. Le voudriez-vous ? Parlez. Auriez - vous la force de me dire : Jeannot je ne vous aime plus ?

C O L E T T E.

Jamais je ne prononcerai ce mot-là.

L E M A R Q U I S, *à Colin.*

Elle s'attendrit , mon ami ; demande-lui pardon pour moi.

(Il se jette dans les bras de Colin)

C O L I N, *ému.*

Ma sœur , il vient de m'embrasser comme il m'embrassoit autrefois.

L E M A R Q U I S.

Colette , mon ami , je suis encore digne de vous ; je le sens aux transports de mon cœur. Ah ! le don d'aimer est un présent que le ciel ne fait

qu'une fois. J'ai si souvent regretté les jours tranquilles que nous passions ensemble ! j'ai si bien éprouvé que le bonheur n'est que dans l'amour et dans l'obscurité !

C O L I N.

Mon ami, il ne tient qu'à toi d'en jouir encore. Reviens chez nous, tu trouveras assez de malheureux pour bien placer tes richesses ; tu feras du bien ; nous t'aimerons : ce sera jouir à la fois du bonheur des pauvres et des riches.

L E M A R Q U I S.

Plût au ciel que ma mère t'entendît avec l'émotion que tu me causes ! Mais ma mère n'est occupée que d'ambition : elle est bien malheureuse ; elle ne songe jamais à ce qu'elle a, et tous jours à ce qu'ont les autres. J'espère cependant la fléchir ; je lui montrerai cette promesse de mariage que nous prenions plaisir à renouveler tous les jours. Vous devez l'avoir, Colette.

C O L E T T E.

Je ne l'ai pas perdue : mais depuis quelque tems , je n'osois plus la lire ; il me sembloit qu'elle me disoit du mal de vous.

L E M A R Q U I S.

Mon frère , mon amie , je vous jure de nouveau sur tout ce que j'aime , que je tiendrai ma parole. Je vais me jeter aux genoux de ma mère : je vais lui déclarer que j'en mourrai si je ne suis pas votre époux : et que toute autre femme...

S C E N E V.

COLIN, COLETTE, LE MARQUIS,
LA MARQUISE.

L A M A R Q U I S E.

MON fils , on vient d'apporter vos habits de noccs.

C O L E T T E.

O ciel !

LE MARQUIS.

Gardez-vous de croire, ..

COLETTE.

Vous me trompiez...

LE MARQUIS.

Le ciel m'est témoin...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, mon fils ? Et que signifient tant de secrets avec mademoiselle Colette ? Ce n'est point la veille d'un mariage que l'on reçoit de pareilles visites. Et vous monsieur Colin et mademoiselle, vous venez obséder mon fils : il n'a pas le tems de s'occuper de vous, je vous prie de le laisser en repos.

COLIN.

Oui, madame, oui ; nous allons le laisser, soyez en bien sûre. Viens, ma sœur, viens avec ton frère ; puisse-t-il te tenir lieu de tout ?

(Ils sortent.)

LE MARQUIS, court après eux.

Non ; demeurez, je vous en conjure.

44 JEANNOT ET COLIN ,

C O L I N .

Vous auriez trop à rougir.

S C E N E V I .

LE MARQUIS , LA MARQUISE .

LE MARQUIS .

MA mère , je vous respecte , je vous honore ; mais vous me percez le cœur , mais vous vous dégradez vous-même . Eh ! de quel droit osez - vous mépriser mes amis , mes égaux , les vôtres ? Quels sont vos titres ma mère ? Leur naissance vaut la mienne , et leur cœur vaut mieux que le mien .

LA MARQUISE .

Est - ce vous qui parlez , mon fils ?
Est - ce bien vous qui osez ? ...

LE MARQUIS .

Oui , ma mère , j'ose vous dire que vos richesses ne sont rien , et que je les abhorre , si elles m'ôtent le droit de disposer de moi-même .

LA MARQUISE.

Je t'entends : le voilà ce mystère que je craignois de découvrir. Que vous étiez bien né pour l'état vil d'où ma tendresse vous a tiré ! vous en avez toute la bassesse. Vous aimez Colette , j'en suis sûre ; vous rougissez de me le dire : mais. . . .

LE MARQUIS.

Non , ma mère , non , je n'en rougis pas. J'aime Colette , je fais gloire de l'avouer ; mon amour pour elle est presque aussi ancien dans mon cœur que ma tendresse pour vous. C'est en vain que j'ai voulu l'éteindre ; grace au ciel , le peu de vertu qui me reste l'a emporté sur mon orgueil. J'ai promis à Colette de l'épouser ; je tiendrai ma parole : mon honneur , ma félicité en dépendent : je préfère Colette , pauvre , simple et honnête , à toutes vos femmes , dont la richesse est la seule qualité.

LA MARQUISE.

Où en sommes-nous , grand dieu ! Vous l'époux de Colette ! Vous...

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
DURVAL.

DURVAL.

VOTRE procureur étoit au palais, madame, et j'ai...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur Durval, venez à mon secours; venez entendre ce qu'il ose me dire: il veut épouser cette Colette dont je vous ai parlé; il veut faire le malheur et la honte de ma vie.

DURVAL.

Monsieur le marquis, songez donc à ce que vous êtes; songez...

LE MARQUIS.

Songez vous-mêmes à ne pas vous mêler des affaires de mon cœur; depuis que je vous connois, il n'a jamais eu rien de commun avec vous.

LA MARQUISE.

C'en est trop ingrat : voilà donc le prix de tout ce que j'ai fait ! Je n'ai vécu que pour toi, j'ai tout sacrifié pour toi ; et au moment où ta fortune alloit me payer de tant de sacrifices, tu veux m'avilir, te dégrader, manquer à ta parole, à celle que j'ai donnée à madame d'Orville.

LE MARQUIS.

Eh ! ma mère, dois-je la tromper ? Dois-je l'épouser quand j'en aime une autre ? Elle va venir, je veux la prendre pour juge ; je veux lui déclarer ma passion pour Colette.

LA MARQUISE.

Cruel enfant ! voici le premier chagrin que tu me donnes ; il est violent : tu aurois dû y accoutumer mon cœur. Écoute-moi, daigne écouter ta mère ; elle a peut-être le droit de te supplier. Je te demande, je te conjure de ne parler de rien à Madame d'Orville ; je

48 JEANNOT ET COLIN ,
t'accorderai du tems pour te décider
à l'épouser : mais ne va pas éloigner de
moi la plus chère et la plus tendre des
amies. Mon fils , j'attends cette bonté
de toi. (*à part.*) Si j'étois assez heu-
reuse pour qu'elle ne vint pas...

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS , LA MARQUISE ,
DURVAL , L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la comtesse d'Orville.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS , LA MARQUISE ,
LA COMTESSE , DURVAL.

LA MARQUISE , *à part.*

O CIEL ! (*haut.*) Eh ! bon jour , ma-
dame ; nous commençons à craindre
de

COMÉDIE. 49

de ne pas vous avoir : mon fils alloit courir chez vous.

LA COMTESSE.

Comment supposiez-vous que je manquerois à mon engagement ? Je me sais pourtant gré d'arriver tard , puisque j'ai donné un peu d'inquiétude à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Vous êtes-vous promenée aujourd'hui ?

LA COMTESSE.

Non , je sors de chez moi.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Mon fils a passé sa matinée aux Tuileries, espérant vous y trouver.

LE MARQUIS.

Je suis trop vrai...

LA MARQUISE.

J'espère que nous dînerons bientôt.

Tome II.

D

50 JEANNOT ET COLIN,
Monsieur Durval, voulez - vous bien
dire que l'on nous serve ?

(*Durval sort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
LA COMTESSE.

LA MARQUISE, *à la Comtesse.*

Vous serez seule avec nous.

LA COMTESSE.

J'y serai moins seule que par-tout
ailleurs. Si vous saviez combien je suis
lasse de ce grand monde où l'on court
toujours après le plaisir, sans jamais
trouver le bonheur !

LE MARQUIS.

Et comment le trouver, madame,
si l'on ne prend pas son cœur pour
guide ?

LA COMTESSE.

Vous avez raison, monsieur le mar-

quis. Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui? Je vous trouve l'air inquiet.

LA MARQUISE.

Pardonnez-lui : il est entièrement occupé de sa reconnaissance et du désir de vous plaire.

LA COMTESSE.

Il est un sûr moyen de plaire ; c'est de savoir aimer.

LE MARQUIS.

Ah ! madame , cela s'apprend bien vite ; et la première leçon ne s'oublie jamais.

LA MARQUISE, à la Comtesse.

Voilà ce qu'il m'a dit la première fois qu'il vous a vue.



SCÈNE XI.

Les mêmes, LE MAÎTRE-D'HOTEL.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

MADAME la marquise est servie.

LA MARQUISE.

Allons nous mettre à table ; ensuite
j'aurai bien des choses à vous dire.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, DURVAL,

LA COMTESSE.

QU'EST-CE donc, monsieur Durval, que cet homme de loi qui vient de demander la marquise et son fils? Auroit-elle un procès.

DURVAL.

Non, madame ; c'est une discussion fort peu intéressante, une affaire de rien : soyez sûre que madame la marquise n'est occupée dans ce moment que du bonheur de vous avoir pour sa fille.

LA COMTESSE.

J'espère que ce mariage fera ma félicité. Cependant je suis bien mécontente du marquis ; lui que j'ai toujours vu d'une gaîté charmante, il est d'un

54 JEANNOT ET COLIN,
sérieux qui me glace ; il a l'air de
m'épouser malgré lui. Je vous assure
que , sans mon extrême amitié pour sa
mère , je retirerois ma parole.

DURVAL.

Il faut pardonner à son âge une ti-
midité que vous prenez pour de la froi-
deur. Son respect pour vous gêne ses
sentimens ; il n'ose pas encore vous dire
qu'il vous aime , et il est distrait par le
plaisir de le penser.

LA COMTESSE.

J'ai bien peur , monsieur Durval , que
vous n'ayez besoin de tout votre esprit
pour le défendre.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, DURVAL, LE
MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

NON , ma mère , non ; je ne puis
me taire.

LA MARQUISE.

Mais, mon fils, arrêtez ; tout n'est pas perdu.

LE MARQUIS.

Tout le seroit, si j'étois assez vil pour cacher notre malheur. (*À la Comtesse.*) Madame, ma mère avoit un procès d'où dépendoit toute sa fortune ; il vient d'être jugé, et nous l'avons perdu.

DURVAL.

Ah ciel !

LA COMTESSE.

Comment ! toute votre fortune ?

LE MARQUIS.

Il ne nous reste rien au monde que des dettes.

LA MARQUISE.

Le malheur n'est pas si grand qu'il vous le dit. Si vous êtes assez notre amie pour nous obtenir l'appui de votre famille, il est impossible...

LA COMTESSE.

Vous ne doutez sûrement pas, ma-

56 JEANNOT ET COLIN ,
dame , du vif intérêt que vous m'ins-
pirez : mais un procès n'est pas une
affaire de faveur , personne n'est assez
puissant pour en imposer aux loix.
D'ailleurs , à mon âge et dans ma po-
sition , je ne peux guère solliciter pour
monsieur le marquis , on interprète-
roit mal. . . .

LA MARQUISE.

L'amitié et les engagemens qui nous
lient , sont des titres plus que suffi-
sans....

LA COMTESSE.

Je voudrois de tout mon cœur vous
être utile ; mais nos engagemens sont
au moins reculés. Je ne me plaindrai
point du mystère que vous m'avez fait ;
je vois avec douleur que je ne peux
vous être bonne à rien , et que dans
un moment aussi cruel , vous avez be-
soin de solitude.

*(Elle lui fait une grande révérence ,
et sort.)*

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
DURVAL.

LA MARQUISE,

EST-CE bien elle ! elle qui me juroit hier encore une éternelle amitié , qui vouloit tout quitter , tout abandonner pour vivre avec moi , pour devenir ma fille ! Ah ! monsieur Durval , n'en êtes-vous pas indigné ?

DURVAL.

Comment , Madame ! en perdant ce procès , vous perdez toute votre fortune ?

LA MARQUISE.

Hélas ! je n'avois d'autre bien que cette succession : je ne crains pas de vous ouvrir mon cœur , vous êtes le seul ami qui me reste.

DURVAL, *à part.*

Ce procès me ruine aussi.

D 5

58 JEANNOT ET COLIN ,
LA MARQUISE.

Donnez-moi vos conseils.

D U R V A L.

Il n'y en a plus quand on est sans ressource. D'ailleurs, je suis aussi à plaindre que vous ; je ne dois plus compter sur les promesses que vous m'avez faites ; j'ai perdu mon tems dans votre maison.

LE MARQUIS.

Hâtez-vous donc d'en sortir, monsieur ; puisque notre fortune étoit le seul lien qui vous attachoit à nous.

D U R V A L.

Mais...

LE MARQUIS.

Ne cherchez point de vaines excuses ; nous ne valons plus la peine que vous vous déguisiez.

(*Durval sort.*)



SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,

LE MARQUIS.

EH bien ! ma mère, les voilà, ces amis, sur lesquels vous osiez compter ! Vous voyez....

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE;
L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MONSIEUR le marquis m'excusera bien si je prends la liberté de lui demander si ce que l'on dit est vrai.

LE MARQUIS.

Quoi ?

L'ÉPINE.

Monsieur, c'est votre procès : on

60 JEANNOT ET COLIN ,
assure qu'il est perdu , et que monsieur
le marquis est ruiné.

LE MARQUIS.

Cela n'est que trop vrai ; laissez-
nous.

L'ÉPINE , *à part.*

Oh ! c'est bien mon projet. (*haut.*)
Mais , monsieur...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

L'ÉPINE.

Monsieur le marquis ne gardera peut-
être pas de domestique ; et je sais
une maison où je pourrois entrer : voilà
pourquoi , si c'étoit un effet de votre
bonté de me mettre à la porte , en me
payant , je vous serois fort obligé.

LE MARQUIS.

L'Épine , ce soir vous serez payé , et
libre d'aller où vous voudrez ; sortez.

L'ÉPINE.

Oh ! je ne suis pas inquiet , mon-
sieur ; mais...

LE MARQUIS.

Mais jusques-là je suis votre maître
sortez, ne me le faites pas répéter.

L'ÉPINE, *à part.*

Il faut qu'il ait encore de l'argent,
car il est fier.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

DU courage, ma mère ! la bassesse
de ceux que vous avez crus vos
amis doit vous consoler. Puisqu'ils n'ai-
moient que vos richesses, ce sont eux
qui les ont perdues ; et nous y gagne-
rons le bonheur de vivre pour nous.
Cependant, ne négligeons aucun des
moyens qui nous restent : vous avez
d'autres amis ; Darmont m'a toujours
paru vous être véritablement attaché...

LA MARQUISE.

Oui, mon fils ; j'ai été assez heu-

62 JEANNOT ET COLIN ,
reuse pour lui rendre de grands services : je vais mettre sa reconnaissance à l'épreuve. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, seul.

Mor, je vole chez Colin ; c'est à lui que je veux tout devoir... Mais Colette, Colette qui croit que je l'ai trompée, qui s'est retirée sans vouloir m'entendre, ne pensera-t-elle pas que c'est l'indigence qui me ramène à ses pieds ? Ce doute est affreux ; et me retient malgré moi. Que je suis malheureux ! Je n'oserai plus lui dire que je l'aime... O ciel ! voilà Colin : comment oser lui parler !



SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, COLIN, *un papier*
à la main.

COLIN.

Vous ne comptiez plus me revoir ;
rassurez-vous , c'est la dernière fois.
Je ne viens point troubler les apprêts
de votre mariage , je ne viens point
vous reprocher votre fortune et votre
bonheur. J'ai voulu vous rendre moi-
même cette promesse que ma sœur
eut la foiblesse d'accepter ; j'ai voulu
briser de ma main tous les liens qui
nous attachoient l'un à l'autre ; vous
êtes libre , et vous serez heureux : je
vous estime assez peu pour en être sûr.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel langage ! et je l'ai mérité.

COLIN.

Vous craignez de rougir en repre-
nant ce papier ? Vous n'avez pourtant

pas rougi , lorsqu'avec un air de franchise et de tendresse , ici , à cette même place , vous nous demandiez pardon ; vous parliez à ma sœur de mariage et d'amour , tandis que vous aviez tout conclu pour en épouser une autre demain. Allez : l'homme capable d'une ruse aussi indigne doit tirer vanité de n'être ému de rien : osez me regarder , c'est à moi de rougir.

LE MARQUIS, *après une pause.*

Oui , vous avez raison. J'ai pu vous cacher un mariage... qui ne se seroit pas fait ; il est juste que j'en sois puni. Rendez-moi cette promesse ; (*Il la prend.*) c'est le seul bien qui me reste : mais j'en suis indigne , il faut y renoncer. (*Il la déchire.*) Allez , abandonnez un malheureux qui ne mérite que votre mépris. Mais hâtez-vous de l'abandonner : si vous saviez combien il est à plaindre , peut-être...

COLIN.

Vous , à plaindre ! Et tout succède

à vos vœux : vous épousez , dit-on ,
une femme de qualité dont le crédit
doit vous porter au comble des hon-
neurs ; vous jouissez d'une fortune im-
mense ; votre mère vous idolâtre ; tout
ce qui vous entoure n'est occupé que
de vous plaire ; rien ne peut altérer
tant de bonheur. Le seul souvenir d'un
ami et d'une maîtresse que vous avez
trompés , pourroit vous importuner dans
vos plaisirs : mais vous n'entendrez ja-
mais parler d'eux ; et dans la classe
où vous allez monter , on oublie aisé-
ment les malheureux qu'on a faits.

LE MARQUIS.

C'en est trop, Colin ; respectez mon
malheur : apprenez...

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.

COLETTE, *accourant.*

AH ! mon frère , ils ont perdu tous
leurs biens ; vous l'ignorez , et j'ac-

66 JEANNOT ET COLIN,
cours pour vous empêcher d'insulter à
leur infortune.

COLIN.

Comment, ma sœur ? Expliquez-
vous.

COLETTE.

Leur malheur est déjà public : un pro-
cès les a dépouillés de toutes leurs ri-
chesses ; ils sont réduits à la plus af-
freuse indigence.

LE MARQUIS.

Oui ; et je regrette peu tout ce que
j'ai perdu : mon plus grand malheur,
celui qui me touche le plus, c'est que
vous me croyiez coupable ; et j'ai trop
d'intérêt à vous paroître innocent pour
que j'ose me justifier.

COLETTE.

Vous justifier ! croyez moi , épar-
gnez-vous ce soin : on ne trompe qu'une
fois celle qui ne méritoit pas d'être
trompée. Mais vous êtes malheureux ,
je viens supplier mon frère de vous se-
courir. Oui, mon frère , il n'a offensé

que moi ; il n'a manqué qu'à l'amour ,
l'amitié doit l'ignorer. Tu serois cent
fois plus coupable que lui si tu l'aban-
donnois ; car il me restoit mon frère ,
et que lui restera-t-il ? Sa maison est
déjà déserte ; tout le monde le fuit.
Mon frère , tu seras son appui , tu
le tireras de l'infortune ; et mon cœur
te paiera de tes bienfaits , en ajoutant
à ma tendresse pour toi toute celle
que j'avois pour lui.

L E M A R Q U I S.

Colette , vous déchirez mon cœur et
vous l'enflammez. Non , je ne vous ai
pas trompée ; dès l'instant où je vous
ai vue j'étois résolu de rompre ce ma-
riage. Si je vous l'ai caché ; c'étoit pour
ne pas paroître si coupable ; c'étoit pour
ne pas vous affliger.

C O L E T T E.

Si vous aviez jamais aimé , vous sau-
riez que la plus affreuse nouvelle r'af-
flige pas autant que le plus léger man-
que de confiance.

68 JEANNOT ET COLIN,

LE MARQUIS.

Eh bien ! Colette , décidez de mon sort. Je suis au comble du malheur ; sans ressource , abandonné de tout le monde , je n'ai d'appui que vous seule. Rendez-moi votre cœur , j'accepte vos bienfaits : mais si vous ne m'estimez pas , si vous ne m'aimez plus , vous avez perdu le droit de m'être utile ; je ne veux rien vous devoir.

COLETTE.

Quoi ! vous voulez...

LE MARQUIS.

Je veux mourir , ou être aimé de vous : cette volonté ne m'est pas nouvelle.

COLETTE, *après une pause.*

Mon frère , si nous l'abandonnons , personne ne viendra le secourir.

LE MARQUIS.

Point de pitié , Colette ; ce sentiment est affreux quand il succède à l'amour. Haïssez-moi ; ou pardonnez comme vous me pardonniez autrefois.

COLETTE, *le regardant.*

Ah ! que l'infortune vous va bien !
Depuis que vous êtes malheureux , vous
ressemblez bien davantage à ce Jean-
not que j'ai tant aimé.

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais cessé de l'être : mon
cœur vous en répond ; il est à vous ,
ce témoin-là , il ne peut vous mentir.

COLETTE.

Si j'étois bien sûre....

SCÈNE X.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE,
LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

MON fils , tout est perdu : je viens
de chez un ingrat qui me doit tout ;
il n'a pas même voulu me recevoir.
Que devenir ? Il ne me reste plus rien
sur la terre.

C O L I N.

Ah ! madame, pourquoi oubliez-vous qu'il vous reste Colin ? Ma sœur et moi nous avons éprouvé aujourd'hui une douleur plus vive que celle qui vous accable : vous ne perdrez que votre fortune, et nous avons craint d'avoir perdu nos amis. C'est à vous, madame, à nous prouver notre injustice ; c'est à vous à consoler nos cœurs en acceptant tout ce que nous possédons.

L E M A R Q U I S.

J'en étois sûr, Colin. Oui, ma mère, voilà votre ami, votre bienfaiteur ; c'est à lui que mon cœur vous confie : quant à moi, il m'est impossible de partager le bonheur que vous promet son amitié.

L A M A R Q U I S E.

Qu'entends-je, m'en fils ? Tu veux me quitter ?

L E M A R Q U I S, montrant Colette.

Elle ne m'aime plus ; elle croit que je l'ai trompée.

COMÉDIE. 71

LA MARQUISE.

Vous, Colette ! Et c'est pour vous seule qu'il osoit me désobéir ; c'est pour vous...

COLETTE.

N'achevez pas, c'est lui que je veux croire. Oui, je suis sûre de ton cœur : et je ne te rends pas le mien ; jamais je n'ai pu te l'ôter. Ta Colette est aujourd'hui bien plus heureuse que toi, puisque c'est elle enfin qui fera ton bonheur.

(Le marquis tombe à ses pieds, et se retourne vers Colin.)

LE MARQUIS.

Et toi, es-tu mon frère ?

COLIN, l'embrasse.

Il y a long-tems. *(à la Marquise)*
Madame, nous étions destinés à ne faire qu'une famille ; souffrez que votre fils épouse ma sœur, et que tout mon bien lui serve de dot.

LA MARQUISE.

Ah ! Colin, quelle vengeance ! et combien vous êtes au-dessus de moi !

72 JEANNOT ET COLIN ,

C O L I N .

Vous vous trompez , puisque c'est vous qui êtes malheureuse.

L E M A R Q U I S .

Eh ! ma mère , dites donc bien vite que vous me donnez à Colette.

L A M A R Q U I S È .

Hélas ! mes enfans , c'est moi qui me donne à vous. Mais comment pourrai-je réparer jamais....

C O L E T T E .

Ah ! ma mère , si vous saviez combien je vous dois pour le plaisir de vous appeller ma mère !

C O L I N .

J'ai ici de quoi vous acquitter avec vos créanciers. Nous donnerons à ta mère , mon cher Jeannot , ton patrimoine d'Auvergne ; la dot de ta femme restera dans mon commerce , que je ne ferai plus que pour vous deux. (*à la marquise.*) Approuvez-vous ce que je lui propose ?

I. A

C O M É D I E. 73

LA MARQUISE.

Je vous devrai, Colin, bien plus que vous ne pensez ; vous m'avez appris que le bonheur n'est pas dans la vanité, et que la vertu seule vient au secours de l'infortune.

F I N.

Tome II.

¶

COHEN
LA MARCH

Le 1er Mars 1871
Paris
Monsieur le Ministre
J'ai l'honneur de vous adresser
ci-joint le rapport que vous m'avez
demandé par votre lettre du 27
Janvier dernier.

F. H.

M. H. H.